

Illustration de la dessinatrice et auteure de bandes dessinées franco-libanaise Zeina Abirached, parue dans *L'Orient-Le Jour*, le 1^{er} octobre 2020.

SURVIVRE À L'EFFONDREMENT

À l'heure où le Liban, ravagé par la faillite économique et foudroyé en son cœur par l'explosion du 4 août 2020, panse difficilement ses plaies, plusieurs livres francophones parus cette année témoignent de la vitalité jamais éteinte de sa littérature.

Ce fut l'apocalypse, une apocalypse que nul prophète n'avait annoncée. Le 4 août, 2 750 tonnes de nitrate d'ammonium explosaient dans le port de Beyrouth, et une tempête s'abattait sur la ville : 200 morts, 6 500 blessés, des quartiers entiers dévastés... De cette catastrophe, coup ultime porté à un pays déjà mis à genoux par la crise économique et la corruption omniprésente d'une classe politique née sur les décombres de la guerre civile, un texte brûlant rend compte : *Beyrouth 2020* de Charif Majdalani. « J'avais envie d'écrire un livre qui aurait été le récit des travaux et des jours par temps d'effondrement. Et j'avais envie d'un texte fragmenté,

le second par une reconstruction sous égide syrienne qui fit croître de façon extrême la corruption, le Liban se retrouvant sous coupe réglée par les anciens chefs de guerre.

« Jusque-là, notre patrie offrait une qualité de vie pour laquelle nous étions prêts à toutes sortes de sacrifices, notamment supporter les dérives politiques, poursuit Majdalani. Mais les efforts, la capacité de résistance finissent aussi par s'éroder. Je sais désormais que si mes enfants montrent des velléités d'aller faire leur vie ailleurs, je ne m'y opposerais pas. » Alexandre Najjar, auteur du *Roman de Beyrouth* régulièrement réédité, affirme quant à lui son amour pour sa ville meurtrie. « Beyrouth est ma ville natale, je lui appartiens. Je me dois de rester pour la soutenir dans cette nouvelle épreuve et aussi pour témoigner en partant de ce questionnement de Camus : "Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime si ce n'est l'obstination du témoignage ?" »

UNE APPROCHE DÉPASSIONNÉE DU MONDE ARABO-MUSULMAN ET DE L'OCCIDENT

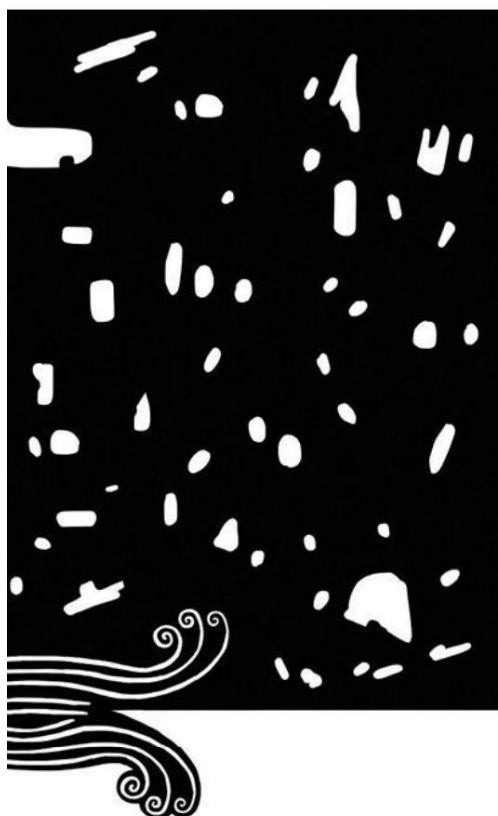
fait de séquences successives, un peu à la manière d'un journal. À partir du 4 août, c'est devenu davantage le récit d'une sidération devant l'horreur. »

Dès lors, nombreux sont les Libanais à fuir à nouveau leur ville, dont l'histoire depuis cinquante ans est celle d'un double effondrement – le premier à cause d'une guerre civile démarrée en 1975 et qui vit s'affronter les différentes confessions du pays autour du problème palestinien,

UNE LITTÉRATURE DE L'EXIL

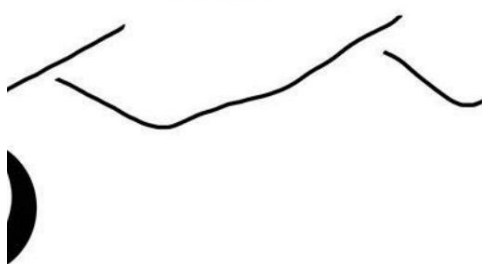
De ces crises, les écrivains libanais francophones ont rendu compte avec force, de l'intérieur ou de l'extérieur du pays du Cèdre. Parmi les 15 millions de ressortissants que compte sa diaspora à travers le monde, 230 000 ont choisi la France pour terre d'exil. Cette littérature fait ainsi pleinement partie du paysage hexagonal.

Prix Goncourt 1993 pour *Le Rocher de Tanios*, élu à l'Académie française en 2011, Amin Maalouf s'impose comme l'une des voix majeures des lettres françaises. Comme nombre d'auteurs exilés, il tient un rôle de passeur entre les cultures, son œuvre proposant une approche dépassionnée du monde arabo-musulman et de l'Occident ●●●



XISTE

UN PAYS RÊVÉ



QUI TEND VERS LA LUMIÈRE

ZEINA ABIRACHED

LITTÉRATURE LIBANAISE D'EXPRESSION FRANÇAISE

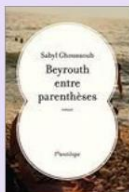
Le cru 2020 en quelques livres



BEYROUTH 2020. JOURNAL D'UN EFFONDREMENT, CHARIF MAJDALANI, 150 P., ACTES SUD, 16 €



MAUVAISES HERBES, DIMA ABDALLAH, 240 P., SABINE WESPIESER, 20 €



BEYROUTH ENTRE PARENTHÈSES, SABYL GHOUSSOUB, 144 P., LANTILOPE, 16 €



UNE PISCINE DANS LE DÉSERT, DIANE MAZLOUM, 200 P., JC LATTÈS, 19 €

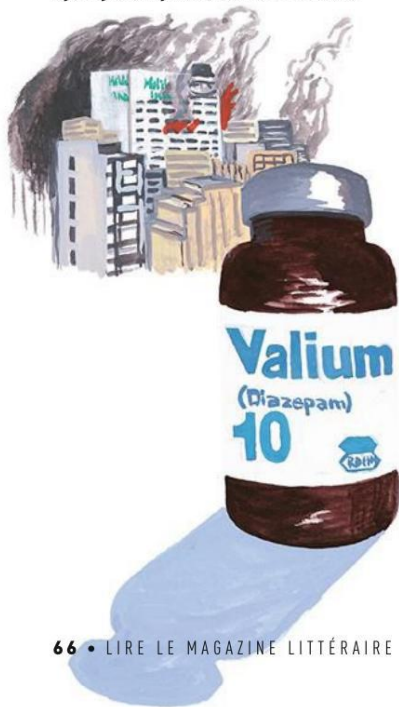


LA COURONNE DU DIABLE, ALEXANDRE NAJJAR, 85 P., PLON, DISPONIBLE UNIQUEMENT EN NUMÉRIQUE À 4,99 € SUR LISEZ.COM/ EBOOK/ LA-COURONNE-DU-DIABLE/9782259304818

••• tout en ranimant des périodes de l'histoire auxquelles l'écrivain mêle des souvenirs personnels. D'autres parmi ses pairs sont également devenus traducteurs de l'arabe au français, à l'image d'Issa Makhoul et de Salah Stétié.

L'exil, la quête d'identité, la culture de l'émigration, la violence et ses empreintes ont nourri des voix portées dans un premier temps par la poésie, puis par le roman.

Illustration tirée du roman graphique *Bye Bye Babylone*, de Lamia Ziadé.



« La première moitié de ce siècle d'écriture cultivait surtout la poésie ou l'essai. À partir de la guerre civile, c'est le roman qui émerge avec force. Pas le roman historique, à quelques exceptions près, mais une fiction "réaliste" qui s'inspire de la diversité libanaise, ce musée des communautés, et de la violence qui a régi cet équilibre toujours précaire. La fiction a été, depuis 1975, un moyen de donner sens à ce qui n'en a pas dans la réalité tourmentée. Nous sommes face à un genre spécifique qui prend sa particularité plus dans le sujet – crise d'identité, mémoire longue, culture de l'émigration, violence... – que dans la forme », explique Jabbour Douaihy, romancier et professeur de littérature française à l'université libanaise de Tripoli.

SE RÉAPPROPRIER L'HISTOIRE

Cette situation ne peut manquer de nourrir une littérature marquée par l'envie du départ: Khalil Gibran, Amine Rihani, Hoda Barakat, Hanane el-Cheikh ou Rabee Jaber en arabe, Amin Maalouf (*Origines, Les Désorientés*), l'auteur de romans graphiques Zeina Abirached (*Mourir partir revenir. Le jeu des hirondelles*) ou Ghassan Fawaz en français se sont interrogés sur cette envie de partir. « Les histoires que je raconte sont travaillées par deux dynamiques opposées: d'une part, l'errance et l'aventure pour découvrir le monde, puis la nécessité impérieuse du retour; de l'autre, le besoin d'un ancrage, d'une maison et d'une terre où vivre. À partir de ces deux

"postures", j'interroge notre existence, l'Histoire et notre présence au monde », explique Majdalani. Et parmi celles et ceux qui ont dû fuir leur pays en guerre, beaucoup témoignent du déchirement provoqué par ce déracinement. Ainsi la poésie de Nadia Tuéni exprime-t-elle la nostalgie d'un âge d'or, ainsi Hoda Barakat signe-t-elle une œuvre singulière questionnant l'identité et

LA FICTION A ÉTÉ, DEPUIS 1975, UN MOYEN DE DONNER SENS À CE QUI N'EN A PAS

la mémoire de son pays d'origine qu'elle dit haïr mais le réinventant sans cesse.

Ce Liban idéal, fantasmé, se retrouve dans l'œuvre en construction d'une nouvelle génération d'écrivains qui assiste au délitement d'une société libanaise avec laquelle elle conserve néanmoins des liens très forts. Et dont elle revisite les fondements et les obsessions. Parmi les ouvrages parus lors de la dernière rentrée littéraire, plusieurs appartiennent à cette jeune génération et évoquent la tragédie du pays du Cèdre tout en portant un regard renouvelé sur son délitement. •••

« JE PENSAIS AVOIR TOUT DIT SUR CE PAYS »

Nées à Beyrouth, **Lamia Ziadé** et **Zeina Abirached** rendent compte, de Paris, de la crise qui frappe le Liban depuis le soulèvement du 17 octobre 2019 et l'explosion dans le port de la capitale le 4 août dernier. Avec leurs outils : le dessin et l'écrit.

Où étiez-vous au moment de l'explosion ?

• **Lamia Ziadé.** À Paris. J'ai tout vécu sur mon téléphone. Ça a commencé par des messages familiaux avec ma sœur le visage un peu en sang, les appartements de mes parents, de mes frères et sœurs détruits. À ce moment-là, tout le monde se demandait encore ce qu'il s'était passé. C'était peut-être un bombardement... Puis, au bout d'un quart d'heure, je crois, quelqu'un a mis en ligne une vidéo.

• **Zeina Abirached.** J'étais à Paris, au cinéma, pour échapper à la canicule monstrueuse de ce 4 août. Quand mon téléphone a commencé à vibrer, je ne me suis pas inquiétée, car je fais partie de groupes de discussions sur le Liban depuis le soulèvement du 17 octobre. J'ai réalisé que le bruit ne s'arrêtait plus. Les images de la guerre du Liban, puis de 2006 se sont superposées dans ma tête comme des strates. Sur mon téléphone, j'ai vu l'explosion. Je suis sortie et je me suis laissée glisser sur le sol. Le décalage était assez violent, tout était si tranquille ici...

Avez-vous tout de suite pris le crayon ?

• **P.H.** Non. Mon premier réflexe a été d'aller à Beyrouth. J'avais besoin de voir. J'ai fait une première balade de

reconnaissance avec mon père à Gemmayzé, un quartier de librairies et de boutiques, non loin du port. D'un coup, je me suis souvenue de ce jour où mon père nous avait emmenés au centre-ville après la guerre. Il disait : « Ici, c'était le cinéma Rivoli ! », « Ici, c'était la pâtisserie suisse où l'on mangeait les meilleurs choux à la crème du monde ! » À chaque fois, il montrait un tas de gravats. Et voilà que je me retrouvais à faire la même chose, trente ans après. « Ici, il y a un mois encore, on buvait des bières nonchalamment accoudés au toit des voitures ! » Quand j'ai réalisé cela, j'ai commencé à dessiner. J'avais une vignette mensuelle dans le supplément littéraire du quotidien francophone *L'Orient-Le Jour* que je devais rendre deux semaines plus tard. Cela m'a permis d'ouvrir les vannes. À cette époque, je venais de finir un livre pour enfants qui n'a rien à voir avec mes souvenirs d'enfance à Beyrouth, et je travaillais à ma première fiction. Je pensais en avoir fini avec tout ça, mais regardez, ça m'a rattrapée [rires] !

• **L.Z.** Le lendemain de l'explosion, le magazine du *Monde*, *M le mag*, m'a contactée pour me proposer quatorze pages sur le sujet. J'ai commencé par dire non, car je ne me sentais pas capable. C'était trop dur, trop proche. De toute façon, je ne voulais plus rien écrire sur le Liban, je pensais avoir dit tout ce que j'avais à dire. J'ai changé d'avis le surlendemain, ça ne se refusait pas. Pendant trois semaines, sans aller à Beyrouth, j'ai créé à partir des récits de trente-six personnes – des membres de ma famille ou des personnes actives dans les réseaux sociaux « révolutionnaires » que je suis depuis le 17 octobre. Je n'avais absolument aucune intention de dessiner quoi que ce soit sur ce sujet. Je n'ai pas pour habitude d'être dans la réactivité et le contemporain. *Bye Bye Babylone*, c'est mon enfance dans les années 1970 et *Ma très grande mélancolie arabe* commence carrément à l'Antiquité ! Cet article



Lamia Ziadé

illustré pour *M* était très important pour moi, mais j'ai d'autres projets maintenant, comme cette exposition sur les divas à l'Institut du monde arabe, en janvier, qui m'excite beaucoup.

Dessiner la crise du Liban, c'est une action politique ?

• **L.Z.** Oui, sûrement. Dans *M*, j'ai pris soin de dire ce que pensent les Libanais de ceux qui les gouvernent. En nommant un à un le président, le Premier ministre, le président de la chambre des députés, le chef du Hezbollah. Je m'en veux de ne pouvoir participer davantage à la vie révolutionnaire, donc je le fais comme je peux, avec mes dessins et mes textes.

• **Z.A.** J'ai participé comme je l'ai pu quand j'étais sur place et, ensuite, j'ai repris mes outils habituels. Vous savez, le programme d'histoire au Liban s'arrête en 1975. Il n'y a toujours pas de travail de mémoire sur la guerre. Or, il y a une nécessité, une urgence à garder une trace.

Propos recueillis par Gladys Marivat



Zeina Abirached



★★★★☆

BYE BYE BABYLONE.
BEYROUTH 1975/1979,
LAMIA ZIADÉ,
384 P., P.O.L., 36,90 €



★★★★☆

LE PIANO ORIENTAL,
ZEINA ABIRACHED,
212 P., CASTERMAN, 22 €

L'enquête • La littérature libanaise

••• Si le premier roman de Dima Abdallah, *Mauvaises herbes* (prix Envoyé par La Poste 2020), s'ouvre à Beyrouth en 1983 dans le « *vacarme des klaxons, des sirènes et des déflagrations* », la guerre demeure l'arrière-plan d'une histoire d'amour entre un père et sa fille, tous deux étrangers au monde qui les entoure. La guerre n'est plus ici, contrairement à nombre d'ouvrages évoquant cette même période, le rouage principal de l'intrigue, mais s'efface au profit d'un exil intérieur.

En lice pour les prix Renaudot, Médicis, Femina et Femina des lycéens au moment où nous bouclons cet article, le roman de Diane Mazloum [*lire interview page 69*], *Une piscine dans le désert*, se déroule dans un espace hors du temps, sur une terre magnétique qui influence l'action de ses personnages mais n'est pourtant jamais nommée. Cultivant une ironie mordante, l'écrivain et photographe Sabyl Ghossoub, né à Paris en 1988 de parents libanais, dépeint dans ses romans (*Le Nez juif*, *Beyrouth entre parenthèses*) de jeunes héros en quête de liberté, constamment renvoyés à une identité qui ne leur correspond pas.

Enfin, les écrivains libanais francophones ne sont pas les seuls à revisiter l'histoire libanaise, à l'image du Français Jean-René Van der Plaetsen, qui signe en cette rentrée, avec *Le Métier de mourir*, un roman prenant pour héros un soldat chargé de garder avec des mercenaires libanais un avant-poste à la frontière libano-israélienne en 1985.

LE FRANÇAIS COMME LANGUE D'ADOPTION

L'histoire du français au Liban remonte au XVIII^e siècle avec la signature d'une alliance politique entre la droite catholique française et l'élite chrétienne maronite. Elle s'est ancrée en 1920 quand le Liban est passé sous mandat français. Aujourd'hui, malgré la montée en puissance de l'anglais, près de la moitié des Libanais comprennent ou parlent le français, qui est perçu par les classes favorisées et intellectuelles, toutes confessions confondues, comme une langue de culture. Pour Alexandre Najjar, le français est porteur « *d'une longue tradition de lutte pour les libertés... Or ce combat-là est essentiel en Orient où les libertés sont souvent foulées aux pieds. Dès lors, l'usage de la langue française comme langue d'écriture prend une valeur symbolique, c'est une sorte d'engagement* ». L'absence de censure au Liban fait aussi du pays un lieu important de diffusion de



Illustration tirée du roman graphique *Bye Bye Babylone*, de Lamia Ziadé.

la littérature arabophone, de nombreuses maisons d'édition du Proche et du Moyen-Orient faisant le choix de s'y installer pour faire connaître leurs auteurs.

Créé en 1992, au sortir de la guerre civile libanaise, le Salon du livre francophone de Beyrouth est devenu le troisième plus grand salon littéraire francophone au monde, après celui de Paris et de Montréal. Il a représenté un « *sanctuaire pour la liberté d'expression* » dans une région où la censure est courante. Sa programmation axée sur le débat d'idées s'étirait sur dix jours et attirait des dizaines de milliers de visiteurs. « *Aujourd'hui, le Salon est mort, et n'est pas près de revenir* », regrette Alexandre Lemasson de l'Institut français au Liban. La crise économique a durement touché le secteur du livre en français, explique-t-il. Si elles sont « *dynamiques et de grande qualité* », les maisons d'édition francophones au Liban sont rares. Parce que c'est un petit pays (6 millions d'habitants) qui peut difficilement concurrencer

les éditeurs français hors de ses frontières. Avant la crise, elles étaient au nombre de quatre. Deux ont déjà mis la clé sous la porte, et l'Institut français prévoit d'en soutenir financièrement une troisième, les éditions Samir, spécialisées dans le livre jeunesse.

Autre conséquence de l'effondrement de la livre libanaise, il est aujourd'hui impossible d'acheter des ouvrages. Ce qui risque de pousser de nombreuses librairies francophones à fermer, à plus ou moins brève échéance. Là encore, l'Institut français est en discussion avec la ministre française de la Culture pour apporter une aide spécifique. « *Il ne faut pas que ce réseau disparaisse car il est essentiel à la diffusion de la Francophonie* », conclut Alexandre Lemasson. Dispersée sur plusieurs continents, la littérature libanaise, elle, survivra à cette nouvelle crise, comme aux précédentes.

Laëtitia Favro, Gladys Marivat
et Hubert Prolongeau

LAMIA ZIADÉ

« TOUTE MON ÉNERGIE EST DIRIGÉE VERS LE LIBAN FUTUR »

L'écrivaine **Diane Mazloum**, qui se trouvait à Beyrouth lors de la double explosion du 4 août, revient pour *Lire Magazine littéraire* sur le mirage d'un âge d'or libanais et le délitement actuel d'une société en crise.



Diane Mazloum

« *Il fut un Liban des jardins, comme il est une saison douce.* »
Que vous évoquent ces deux vers de **Nadia Tuéni** ?

• **Diane Mazloum.** Ces vers me ramènent à période éphémère que le Liban a connue entre la fin des années 1960 et les prémices de la guerre du Liban, une époque qui demeure idéale pour beaucoup d'entre nous mais qui relève peut-être davantage du fantasme que de la réalité. Les Libanais qui ont connu cet âge d'or étaient issus de la frange chrétienne, éduquée, cosmopolite du pays, qui ne représentait en aucun cas la majeure partie de la population. Ils symbolisaient néanmoins cet alliage magnifique entre l'Orient et l'Occident, cette diversité et ce multiculturalisme qui constituent l'identité de ce petit pays.

Vous êtes née en 1980 à Paris et n'avez donc pas connu cette époque, qui est pourtant au cœur de votre second roman, *L'Âge d'or* [2017]...

• **D.M.** Tout s'est joué dans l'enfance, au cours des vacances d'été passées, dans ce pays alors en guerre, à écouter les histoires de mes grands-parents, à fouiller dans les placards

où des photographies qui témoignaient de cette époque enfouie prenaient la poussière. Adulte, je suis tombée sur un article évoquant la lune de miel à Disney World, en Floride, de Georgina Rizk, la première Miss Liban à recevoir le titre de Miss Univers, et d'Ali Hassan Salameh, le fils d'un leader palestinien, qui sont devenus les personnages principaux de *L'Âge d'or*. À eux seuls, ils symbolisaient toute la complexité du Liban, une complexité que ce pays n'a pas réussi à assumer par la suite.

Avez-vous le sentiment, comme le héros d'*Une piscine dans le désert*, d'être une étrangère quand vous êtes au Liban ?

• **D.M.** Parfois oui, et cela tient d'abord à la langue puisque je ne lis pas l'arabe ni ne parle parfaitement le dialecte libanais. Combien de fois me suis-je retrouvée, au volant dans Beyrouth, face à un panneau que j'étais incapable de déchiffrer ! On a pu me reprocher également d'être née et d'avoir grandi à l'étranger, et donc de ne pas avoir connu la guerre, mais la guerre faisait partie de mon quotidien, quand mes parents, par exemple, tentaient désespérément de joindre leur famille.

Je suis imprégnée de deux cultures, un peu comme le croissant au zaatar !

Il y a également, dans ce livre, l'idée d'une influence directe de la terre, de son magnétisme, est-ce aussi ce que vous ressentez quand vous pensez au Liban ?

• **D.M.** Paris me permet d'écrire sans me laisser distraire alors que le Liban est un lieu de contemplation. Paris est une ville aboutie alors que Beyrouth est inachevée, et mon imagination s'emploie à combler chacun des trous, chacune des lézardes dans les murs de la cité.

La double explosion du 4 août a-t-elle modifié le rapport que vous entreteniez avec le Liban ?

• **D.M.** Sur le moment, j'ai vécu ce drame comme une trahison et je me suis dit que jamais plus je ne pourrais aimer ce pays comme je l'avais aimé. Le Liban doit se réformer, car il ne peut fonctionner tel qu'il est. Au lendemain de la catastrophe, quand j'ai vu tous ces gens déblayer les rues, cela m'a mise en colère car, une fois de plus, la population se substituait aux pouvoirs publics pour reconstruire. Il y a un an, les Libanais manifestaient pour dénoncer l'échec du gouvernement à trouver une solution à la crise économique, et la chute, depuis, est vertigineuse ! Il faut penser un nouveau Liban, d'un point de vue politique mais aussi romanesque. Même si cela relève de l'utopie, toute mon énergie est dirigée vers cela, vers le Liban futur, pour continuer à en faire vivre la lumière.

Propos recueillis par
L.F.



★★★★☆

**UNE PISCINE
DANS LE DÉSERT,
DIANE MAZLOUM,
200 P., JC LATTÉS, 19 €**